

Lectures

Guy LOCHARD, *Aux limites... Les frontières au prisme de la fiction* (préface de Daniel Cohn-Bendit), Céret, Alter ego, 2013, 333 p.

Né aux abords d'une frontière, Guy Lochard, profitant de sa retraite, s'interroge sur la définition et le rôle de cette invention humaine polysémique à laquelle la revue *Hermès* a déjà consacré deux numéros¹. Il le fait en se démarquant sensiblement de ceux-ci puisque, loin d'une approche classique, il veut faire comprendre les épreuves humaines nées de la frontière « en postulant que la fiction littéraire et cinématographique est plus à même que les sciences humaines de rendre compte de la densité et de la diversité des expériences de vie engendrées par le phénomène frontalier » : un essai érudit s'appuyant sur les écrits de C. Fuentes, P. Handke et les films de W. Wenders, T. Angelopoulos, etc., plutôt qu'une recherche universitaire s'ancrant dans les écrits de B. Anderson, P. Ricœur ou Z. Bauman. En tout cas, au premier abord, car la préface, comme la fin du livre, donnent à penser que l'intérêt principal de cet ouvrage passionnant est bien scientifique : remettre en cause la frontière entre art et recherche, sensible et raison, culture et politique...

Dans une première approche, donc, cet ouvrage est un voyage fascinant à travers la littérature et le cinéma pour explorer les trois grandes significations dégagées par

l'auteur : « La frontière a un triple statut, s'incarnant dans les "figures" caractéristiques et s'organisant autour de motifs narratifs, elle est à la fois un lien de clôture, un lien d'ouverture et un entre-deux. » Logiquement, l'ouvrage s'organise donc en trois parties. La première, la fracture, rend compte de la manière dont est perçue, de l'intérieur, la frontière extérieure. Dans cette perspective, la frontière est d'abord vue comme front de conquête. Les mythes du trappeur, du cow-boy et du gaúcho sont alors successivement analysés à travers les films d'H. Hattaway, J. Ford, A. Penn, etc. ou le roman de J. F. Cooper, *La prairie* (1827), mais aussi à travers des productions culturelles beaucoup moins connues mais tout aussi passionnantes comme celles de A. Ebelot² ou de F. Coloane³. Mais, toujours de l'intérieur, la frontière peut être également vue comme la promesse d'un face à face attendu et redouté comme en témoigne, entre beaucoup d'autres ouvrages cités, *Le désert des tartares* de D. Buzzati. Enfin, pour terminer cette première partie, G. Lochard évoque la frontière vécue comme une condamnation à l'enfermement dont témoignent les livres et les films évoquant le Mur de Berlin où les check-points de Cisjordanie.

La deuxième partie, intitulée « La rupture », change de perspective : elle décrit la frontière vue de l'extérieur. Dans cette acception, elle est une promesse d'ailleurs qui

se présente sous la forme d'un obstacle à franchir. Et ce sont les diverses expériences de ce franchissement dont nous parle G. Lochard, à travers trois figures qu'il définit et distingue avec précision : l'émigrant qui, peu à peu, devient transmigrant, le fugitif qui parfois devient un réfugié, le voyageur qui a plus en plus de mal à se distinguer du touriste. Ces trois figures sont analysées à travers des figures célèbres comme Charlot ou Fabrice del Dongo, mais aussi à travers des héros, moins connus mais plus proches des hommes et des femmes dont ils incarnent les souffrances, comme Milos clandestin venu de l'est pisté par Le Clezio⁴ ou Khady, femme puissante suivie par Marie Ndiaye⁵, qui doit pourtant se prostituer avant d'embarquer, blessée, pour un voyage où elle finira par perdre la vie.

Enfin, la troisième partie, nommée « La suture », quitte la métaphore de la frontière comme séparation qui invite au franchissement, pour aborder le thème de la frontière comme jonction, point de contacts et de rassemblement entre cultures différentes. Sont alors convoquées les « figures de l'entre-deux » comme le contrebandier ou le passeur qui, chacun à leur manière, dressent des ponts au-dessus des frontières ; mais sont aussi évoquées les villes frontières comme Tanger (Maroc) ou Tijuana (Mexique) perçues comme des zones de contact dangereuses. Espaces inquiétants qui sont aussitôt contrebalancés par l'étude des espaces cosmopolites perçus, au contraire, à l'exemple de Trieste ou de la communauté Chicanos, comme des espaces possibles d'une cohabitation culturelle complexe et incertaine mais, enfin, débarrassée des affres du nationalisme. Cette dernière partie convoque toujours des chefs d'œuvre comme *La soif du mal* de O. Welles ou *Tijuana mon amour* de J. Ellroy et des œuvres injustement méconnues comme le roman *Danube* de C. Magris ou le documentaire *Le sel de la terre* de H. Biberman ; cependant, elle convoque aussi, beaucoup plus que dans les deux premières parties, les ressources des sciences sociales puisque G. Simmel et N.

Canclini, mais aussi des universitaires écrivains comme G. Anzaldúa, sont cités. Cet appui sur les sciences sociales devient majoritaire dans l'épilogue où G. Lochard nous invite, seconde approche, à un déplacement « tant spatial qu'intellectuel de la question des frontières ». Il ne s'agit plus d'étudier, à l'heure de la globalisation économique et de la mondialisation médiatique, les frontières entre États, mais les frontières à l'intérieur de nos villes multiculturelles et celles situées à l'intérieur de nous-mêmes, sujet franchissant sans cesse les frontières des communautés professionnelles, sociales, affectives ou électives. À l'aide de A. Appadurai⁶ et d'U. Beck⁷, l'auteur plaide en effet pour un cosmopolitisme dépassant les frontières étatiques qui, comme l'explicite lui-même D. Cohn-Bendit dans la préface « rejoint, certes par d'autres chemins, le combat que je mène de manière permanente contre "le nombrilisme nationaliste" qui persiste à affecter notre continent ».

Ainsi, cet ouvrage entrelace deux livres. Un essai qui puise dans la littérature et le cinéma de quoi renouveler l'approche scientifique de la frontière et un plaidoyer scientifique qui se nourrit du matériau sensible de la fiction pour inviter les chercheurs à plonger dans une anthropologie du mouvement afin de remettre en cause des concepts souvent conçus dans le cadre d'un État-nation indépassable. Les deux approches sont riches de stimulations intellectuelles et sont écrites dans un style simple et accessible où l'érudition reste toujours au service de la clarté du propos. Tout juste peut-on regretter que le sommaire soit placé entre la préface et le prologue, ce qui nuit à la facilité des relectures auxquelles *Aux limites* invite sans limite. Sur le fond, on regrettera que la première approche néglige l'étude de l'île, territoire-frontière qui peut tout autant s'épuiser à faire revivre ses racines culturelles dans sa pureté originelle (la Corse, par exemple) qu'être le lieu passionnant d'une cohabitation culturelle condamnée à la réussite (Maurice, par exemple). Autre regret, l'auteur ne mentionne pas les États-frontières qui, comme Monaco,

Andorre et plus encore le Liban, sont pourtant des lieux où le rapport État/frontière/habitant/migrant semble se nouer d'une manière différente que dans les exemples si bien abordés. Peut-être qu'en les étudiant, l'auteur aurait eu une vision moins négative, en tout cas plus ambivalente, sur les frontières nationales que le regard porté dans ce livre ? En effet, si l'approche scientifique de G. Lochard oscille entre utopie du cosmopolitisme intégral et réalisme des ancrages locaux, l'auteur, guidé par les œuvres et les films qu'il cite, adopte un point de vue intellectuel sur la nécessité de dépasser les frontières nationales qui s'éloignent de la réalité quotidienne vécue par la plupart des habitants. Comme le signalait D. Wolton⁸ il y a près de vingt ans et comme le montrent, encore aujourd'hui, les sondages Eurobaromètres ou mes enquêtes réalisées auprès d'étudiants amateurs de foot européen, la dichotomie identité relation/identité racine est trop clivante. Se définir comme appartenir à une nationalité peut effectivement conduire à un « nationalisme de bête à cornes » comme le dénonçait Nietzsche, mais peut aussi être le point d'appui, le passage transfrontalier, qui permet de glisser de l'identité locale à une identité européenne d'être, au fur et à mesure de l'avancée de la compétition, supporter de Saint-Étienne puisqu'on est ligérien, puis du PSG puisqu'on est français, et enfin de Barcelone car c'est l'équipe européenne que l'on préfère. Dans une période d'insécurité économique produite par la globalisation financière, l'identification à un territoire circonscrit répond à un besoin de sécurité identitaire qui, loin d'être uniquement la raison du rejet

de l'autre, peut, au contraire, être également la base nécessaire à son intégration. Pour accueillir l'autre, il faut se concevoir comme différent.

On le voit, ces deux approches (sensible et scientifique) sont riches et constituent un ouvrage dense et agréable qui pousse à aller au-delà des *a priori*. Mais, l'ouvrage est aussi, en filigrane, une réflexion épistémologique sur les sciences sociales. Dans le sillage d'E. Morin, G. Lochard, par son approche littéraire et cinématographique, nous invite à dépasser la frontière entre arts et sciences. Dans la perspective dessinée par des auteurs comme P. Corcuff⁹, il nous incite à puiser dans l'approche artistique sensible de quoi restituer, au plus près, la vie quotidienne faite d'un mélange inextricable d'émotions et de raisons, d'impressions fugaces et de dogmes indéracinables, de doxa qui s'impose à nous et d'innovations sociales qui nous réinventent. Pour le dire autrement et suivre la voie tracée par J.-J. Boutaud et son équipe de Dijon, le vivre ensemble est aussi constitué du partage du sensible. Esthétique et politique, nous rappelle en effet J. Rancière¹⁰, ne sont pas séparés mais entremêlés. Rendre compte de cet entremêlement est la tâche du chercheur et de l'artiste. La frontière entre les deux doit cesser d'être une cassure, une rupture, mais devenir un point de suture. Telle est la leçon que nous livre, sans avoir l'air d'y toucher, G. Lochard. Un ouvrage à lire absolument.

Éric Dacheux

Université Blaise Pascal – Clermont-Ferrand
Courriel: <eric.dacheux@univ-bpclermont.fr>

NOTES

1. *Hermès*, n° 8-9, « Frontières en mouvement », 1990 ; *Hermès*, n° 63, « Murs et frontières », 2012.
2. *La Guerre dans la pampa. Souvenirs et récits de la frontière argentine (1876-1879)*, Paris, L'Harmattan, 1991.

3. *El Guanaco*, Paris, Phébus, 1995.
4. *Le Passeur, La ronde et autres faits divers*, Paris, Gallimard, 1999.
5. *Trois femmes puissantes*, Paris, Gallimard, 2009.

6. *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*, Paris, Payot, 2001.
7. *Qu'est-ce que le cosmopolitisme?*, Paris, Aubier, 2006.
8. *La Dernière utopie. Naissance de l'Europe démocratique*, Paris, Flammarion, 1993.
9. *Où est passée la critique sociale?*, Paris, La Découverte, 2012.
10. *Le Partage du sensible, esthétique et politique*, Paris, La Fabrique, 2000.

Delphine GARDEY, *Le Linge du Palais-Bourbon. Corps, matérialité et genre du politique à l'ère démocratique*, Lormont, Le Bord de l'eau, 2015, 259 p.

«Du linge, il est question de prendre prétexte pour enquêter sur l'Assemblée nationale», note en introduction Delphine Gardey, proposant de tirer des fils, ceux du «grand siècle du linge» et de la «culture du trousseau», ceux qui mènent du matériel au sensible, ceux proposés notamment par Alain Corbin, Yvonne Verdier ou Michelle Perrot. Et il y a bien de l'esprit de ces derniers dans le livre: on y retrouve à la fois leur art de la mise en récit et en histoire et cette capacité à rendre palpables et à donner sens à des traces discrètes, des sources inexploitées, des objets en clair-obscur, brusquement mis en lumière, non par un éclairage abrupt, clinique, mais une lumière filtrée, subtile, qui joue de la diagonale, de l'oblique, pour révéler les différentes facettes de leur objet. Il y a aussi dans ce livre de cette capacité qu'a Delphine Gardey à décaler le regard – le sien et le nôtre –, à mêler étroitement histoire et sociologie, celles des corps, des pratiques et du monde professionnel, en une approche qui ne craint pas de regarder le «trivial» ou de se placer «au ras de l'archive», et celles des institutions et de l'État. Elle forme ainsi un écheveau complexe qui permet d'entrelacer histoire politique, institutionnelle, histoire culturelle, histoire du genre ou encore histoire des sociétés. On retrouve au fil des pages aussi bien l'auteure de *La Dactylographe et l'expéditionnaire: histoire des employés de bureau (1890-1930)* (notamment

dans la partie passionnante consacrée à la sténographie comme technologie démocratique) et de *Écrire, calculer, classer. Comment une révolution de papier a transformé les sociétés contemporaines (1800-1940) que l'analyste de la pensée de Donna Haraway et des questions de genre.*

Par ses références, par sa capacité à faire parler les gestes, les pratiques, les corps, par tous ses travaux et expériences antérieurs, Delphine Gardey maîtrise l'art d'observer sur le temps long les techniques, le politique, les hommes comme les femmes, le visible et ce qu'il nous dit en creux, et de rendre explicite le ténu et le non-dit. En cela le linge, ce «beau linge» qui habite et travaille au Palais-Bourbon, ce linge qui se donne à voir et se met en scène dans l'enceinte du Palais, ce linge qui s'inventorie, s'entretient, meuble ou solennise, est certes le prétexte mais aussi le fil directeur qui tisse un motif raffiné décliné en sept chapitres qui courent sur tout le XIX^e siècle, jusqu'aux années 1940, sans craindre aussi de s'aventurer dans la période la plus contemporaine, pour au final dévoiler et mettre à nu des impensés du corps politique, du corps de l'État.

Entre corps symbolique et réel, Delphine Gardey nous montre que derrière une «institution aussi abstraite qu'une chambre souveraine, représentative et délibérative», la fabrique d'une institution est aussi affaire d'organisation, d'administration, en plongeant par exemple au cœur des archives des différents services, en explorant la sténographie, la comptabilité, la buvette et le bureau de tabac ou les pneumatiques et lignes téléphoniques. Elle explore la manière dont le concret rend aussi possible

l'espace utopique. Elle interroge la scénographie de l'hémicycle, pense les fondements structurels comme les rythmes de l'évènement (par exemple quand le palais est envahi le 24 février 1848 par les insurgés, quand la chambre voit la prise de force par l'armée à la solde de Louis Napoléon Bonaparte en 1851, quand l'assemblée doit se déplacer à Bordeaux au cours de la Première Guerre mondiale, etc.). Elle interroge la régulation intérieure et politique sanitaire (voir notamment le passionnant débat sur la réoxygénation de l'hémicycle), explore les trousseaux et les aspects domestiques du politique, ou encore suit des carrières de personnels à la longévité parfois étonnante, à l'instar de Jean-François Glatigny, « maître d'hôtel de la présidence de la Chambre » de 1832 à 1850 ou de Mme Dié et de la « veuve » Bony au bureau des tabacs.

L'auteure, en déplaçant vers les techniques et les gestes ordinaires l'analyse, rematérialise le politique comme elle

le proposait dès le propos introductif et montre en des va-et-vient temporels maîtrisés à quel point est féconde sa volonté de « mobiliser l'histoire pour penser "sociologiquement" et "anthropologiquement" les institutions démocratiques occidentales contemporaines ». Elle livre un ouvrage passionnant détournant la formule de Langdon Winner *Do Artifacts have Politics?* pour explorer la question *Do Politics have Artifacts?*, moyen par lequel il serait possible d'étayer une nouvelle anthropologie technique du politique et, ce faisant, une nouvelle « *description, qualification et critique* du politique ». Le pari est assurément pleinement réussi.

Valérie Schafer

ISCC

Courriel: <valerie.schafer@cnrs.fr>

Evgeny MOROZOV, *Pour tout résoudre, cliquez ici. L'aberration du solutionnisme technologique*, Limoges, FYP, 2014, 352 p.

Dans la société occidentale contemporaine, les technologies de l'information et de la communication (TIC) et les dispositifs sociotechniques numériques ont acquis une place prépondérante, jusqu'à devenir totalement indissociables de tous les pans de l'activité humaine dans les sphères publique, professionnelle et intime. Le récent débat autour d'Uber illustre bien cette recomposition des paysages traditionnels, qui évoluent sous les effets des TIC et des ruses auxquelles elles donnent lieu. Ces nouveaux outils technologiques ont engendré de nouveaux usages, tout en contribuant à reconfigurer les frontières spatiales et temporelles, politiques, sociales et culturelles. Ce faisant, elles ont peu à peu donné l'impression qu'Internet

et les technologies numériques rendaient tout possible, permettaient de « tout faire », plus facilement et surtout beaucoup plus rapidement.

C'est à cette idéologie techniciste – faisant d'Internet et des TIC une panacée – que s'attaque le chercheur, journaliste et essayiste Evgeny Morozov dans son dernier ouvrage, *Pour tout résoudre, cliquez ici. L'aberration du solutionnisme technologique*. Il y fustige aussi l'obsession de la transparence qui, sous le couvert d'ouverture collaborative et de démocratie, « big-brotherise » nos existences.

Précision étymologique assez drôle : littéralement, un « morosophe » était jadis un « fou de sagesse » ; et l'auteur fait feu de tout bois dans cet essai extrêmement documenté, parfois déconcertant dans ses foisonnements, basant son argumentaire sur un style incisif, faisant la part belle aux témoignages, anecdotes, parti-pris contradictoires qui

vont tous dans le sens de la dénonciation du « millénarisme technologique ».

Dans l'introduction, Morozov présente le postulat sous-tendant son propos : « La Silicon Valley tenterait de tous nous enfermer dans un carcan numérique, en faisant la promotion de l'efficacité, de la transparence, de la certitude et de la perfection, et en éliminant par extension leurs pendants diaboliques : les tensions, l'opacité, l'ambiguïté et l'imperfection ». Il montre que dans la quête irréflectie d'un Eldorado numérique, la plupart des individus ne remettent pas en cause leur engouement pour un ensemble de technologies hâtivement réunies sous l'appellation générique d'Internet. Morozov rappelle que la possibilité de se tromper, de commettre des erreurs, de tâtonner constituent des éléments fondamentaux de la liberté de l'homme et donne à voir le danger que représenterait une société entièrement assistée (ou régie) par les ordinateurs, et débarrassée de la nécessité de réfléchir par ses propres moyens. Les refuges de l'intime sont rares, et même ceux-ci – l'intérieur de nos poubelles, les troubles digestifs, etc. – sont traqués par les TIC, qui se proposent de les prendre en charge, sous couvert d'optimisation, de rationalisation, d'un ludisme collaboratif de bon aloi.

Le propos de l'ouvrage est de mettre au jour les attitudes, les dispositions et les désirs que recouvre la mentalité solutionniste, consistant à apporter des réponses à des questions que l'on ne se posait pas forcément. La finalité, louable, est d'améliorer les conditions de vie et de travail des individus, mais à quel prix ? En les privant de leur esprit critique et de leur liberté de penser. Bref le « meilleur des mondes » n'est pas loin, à suivre l'auteur, qui « détricote » la rhétorique euphorique et messianique des zéloteurs du Net. Car il s'attaque à dénoncer le discours employé par les entreprises et les partisans de la Silicon Valley, nous donnant à croire que grâce à Internet et aux nouvelles technologies, tous les aspects de notre vie connaîtront une amélioration sans précédents et que tous

les problèmes d'envergure (sociaux, culturels, sanitaires même) disparaîtront d'eux-mêmes.

Selon l'auteur, « le fait qu'une part croissante de nos vies se retrouve modifiée par une technologie intelligente à base de capteurs, et le fait que nos amis et connaissances puissent désormais nous suivre partout » ne va pas sans poser des questions techniques mais aussi, et surtout, éthiques et juridiques. Montrant que, pour les tenants de l'idéologie solutionniste, le simple fait d'avoir son téléphone sur soi peut constituer un acte citoyen, Evgeny Morozov explique que grâce aux « technologies intelligentes », les données personnelles récupérées à notre insu sur les réseaux sociaux sont susceptibles d'être réinjectées en permanence dans chacune de nos activités quotidiennes. Ces technologies sont censées nous aider au quotidien mais en réalité, elles nous échappent et nous trahissent. C'est contre cette dérive que l'auteur s'insurge en montrant que « le solutionnisme suppose davantage les problèmes qu'il tente de résoudre qu'il ne les examine vraiment, obtenant les réponses avant que les questions n'aient entièrement été posées ». Il y a un paradoxe consubstantiel aux technologies numériques elles-mêmes : à mesure que la technologie gagne en intelligence, l'espace laissé à l'interprétation se réduit, voire disparaît totalement. En un mot, Internet a fourni aux solutionnistes « les munitions nécessaires ainsi que de nouvelles justifications pour mener leur guerre contre l'inefficacité, l'ambiguïté et le désordre ».

Un peu plus loin, le chapitre 5 analyse les procédures mises en place par les moteurs de recherche pour effectuer une veille. Le moteur de recherche auquel fait allusion Evgeny Morozov est bien évidemment Google et l'auteur souligne à cet effet que ce n'est pas tant la façon dont l'entreprise américaine choisit ses partenaires commerciaux qui est en soi dérangeant, mais en réalité « ce qui est difficile à digérer ici, c'est l'insistance avec laquelle Google défend la soi-disant neutralité et l'objectivité de ses algorithmes ».

L'entreprise Google se refuse à reconnaître que ses algorithmes de recherche puissent connaître d'éventuelles

failles ou dysfonctionnements. Elle récuse toute intervention humaine ponctuelle sur le moteur de recherche, ce qui témoigne d'une foi aveugle en l'intelligence artificielle. Morozov fait de Google un cas d'espèce de l'idéologie solutionniste, qui s'appuie sur le caractère infaillible des algorithmes de recherche permettant de tout trouver en un temps record et avec une facilité déconcertante. La prétendue infaillibilité des algorithmes encourage, de manière subliminale, les usagers à aller vers de plus en plus de facilité et de passivité, s'abstenant de penser, se contentant de surfer sur le Web pour trouver tout ce qu'ils cherchent.

Dans le dernier chapitre, l'auteur passe en revue un ensemble de croyances messianiques et de pensées magiques ayant toutes pour objet les nouvelles technologies de l'information et de la communication et, plus précisément, leur capacité à « améliorer la vie », au sens pratique et existentiel, pourrait-on dire. Face à l'incomplétude originelle de l'homme, la technologie et les outils numériques sont réputés pouvoir le parfaire, l'améliorer, l'augmenter – dans le sens où l'on parle de réalité augmentée. L'auteur intitule d'ailleurs à dessein son chapitre « Gadgets intelligents pour humains déficients ». La technologie pourrait donc – c'est du moins le pouvoir qu'on lui prête au sein de la Silicon Valley – remplacer efficacement l'être humain dans certaines situations de la vie quotidienne (trouver une place de stationnement par exemple, adapter sa nutrition à son état de santé, réguler ses efforts physiques, etc.) où sa faculté de jugement et ses sensations ne se montreraient plus d'aucune efficacité. Si l'auteur se montre souvent critique, il convient également de remarquer qu'il n'est en rien un farouche ennemi de la technologie en général et des technologies numériques en particulier. Il s'en justifie avec conviction : « les systèmes technologiques correctement conçus peuvent faire progresser – et non faire reculer comme le prétendraient les technophobes – à la fois les espaces de délibération où nous réfléchissons en profondeur à nos problèmes communs et

le nombre de voies concrètes à travers lesquelles la vertu et la citoyenneté peuvent s'exercer ».

Selon Evgeny Morozov, l'une des plus grandes erreurs commises ces dernières années par la plupart des sociétés occidentales contemporaines a été de croire que la technologie ne devait pas interférer dans les questions de moralité. Elle devrait plutôt se contenter de suivre sa propre voie tracée, séparée de celles des hommes et de leurs projets politiques tels que le libéralisme. L'auteur établit une distinction intéressante entre le caractère littéralement inévitable des améliorations technologiques et le fait qu'elles ne sont pas forcément toutes bonnes, même si elles sont au départ conçues pour répondre à nos attentes. Il n'est pas question, encore une fois, de nier la capacité de la technologie à rendre la condition humaine plus performante et plus agréable, mais d'essayer de déterminer de quelle façon elle peut nourrir le « débat et nous conduire à remettre en question les normes sociales et politiques dominantes. Mais cela n'advient que si nos geeks, concepteurs et ingénieurs prennent avant tout le temps d'étudier ce qui fait de nous des hommes. Tenter d'améliorer la condition humaine en supposant d'abord que les personnes sont comme des robots ne nous mènera pas bien loin ». Morozov, en conclusion de ce neuvième et dernier chapitre, appelle de ses vœux un renouvellement en profondeur du solutionnisme par ses partisans à partir d'une phase salutaire de doute cartésien systématique.

Dans le post-scriptum qui clôt cet ouvrage important, Evgeny Morozov se montre lucide : il n'ignore pas que les nouvelles technologies numériques suscitent de l'engouement et de l'intérêt, de la passion, voire une foi quasiment mystique en la capacité de ces dispositifs sociotechniques à apporter une réponse adéquate à tous nos problèmes. J'évoquais plus haut le millénarisme qui émane des discours de Google, d'Apple, de Facebook et de ces firmes qui ne veulent rien moins que « rendre le monde meilleur », en œuvrant à l'avènement d'une société et d'une humanité plus heureuses, aidées par les ressources des TIC et

des « structures qui relient ». Face à cette vision idéalisée de la technologie numérique, la conclusion de Morozov est pertinente et nuancée : il ne s'agit pas de diaboliser la technologie, mais d'apprendre à dompter l'Internet qui est, souvent à tort, considéré comme une panacée. Bref, arriver à des « claviers bien tempérés ». Les partisans du

déterminisme social ne peuvent que souscrire à ses analyses et à préconisations.

Pascal Lardellier

CIMEOS / Équipe 3S

Université de Bourgogne

Courriel : <pascal.lardellier@u-bourgogne.fr>

Antigone MOUCHTOURIS, *Temporalité et jugement social*, Paris, Le Manuscrit, coll. « Topos », 2014, 146 p.

Lathèsecentrale, développée par Antigone Mouchtouris dans cet ouvrage, est de montrer comment la dynamique temporelle est la dimension la plus adéquate pour « mieux comprendre et même [...] expliquer les conduites sociales ». Dans sa note de présentation, l'auteur fait le constat que ce qui constitue la marque de notre contemporanéité réside principalement dans la modification de la, de notre, relation à la temporalité. L'immédiateté et la synchronicité, caractères les plus récemment acquis par notre logique de la représentation, s'articulent à la « mise en exergue (du) passé en psychanalyse et le devenir en politique ». Le premier des intérêts réside dans une redistribution des pistes ouvertes par et dans le rapport de la sociologie à la philosophie. Tant la question de la temporalité est centrale en philosophie et tant l'injonction de la sociologie à restituer la réalité vécue, semble lui imposer la pure présence. Dans la confrontation, c'est l'objet même de la sociologie qui s'en trouve redéfini. L'axe principal du travail d'Antigone Mouchtouris consiste à poser les conditions de la réception, notamment appliquée à l'art, et sa thèse vise à imposer la dynamique temporelle comme élément central dans sa compréhension. Plus généralement, il s'agit de comprendre comment se construit le jugement social et comment la temporalité en est la trame essentielle. Dans

deux ouvrages précédents, que l'on peut lire comme des substrats expérimentaux – *Actualité muséale. La temporalité d'un espace culturel* et, surtout, *La réception des œuvres artistiques. La temporalité de l'expérience esthétique*, tous deux publiés en 2013 –, le problème était posé. Ici, leur auteur l'étend à la construction sociale de l'individu et au jugement social. C'est dans les mécanismes de désocialisation qu'on voit, comme en négatif, l'importance de la temporalité (« Une personne trop longtemps dans l'errance perd la notion du temps chronique et encore plus celle de la dimension personnelle », écrit-elle). C'est de ce que le SDF perd que l'on comprend ce qui nous constitue en être social et en être de jugement. Ce qu'il perd ? La capacité de communiquer, celle de l'inscription dans la présence et la capacité de tenir un jugement « ayant une pluralité de dimensions temporelles ».

À partir des définitions d'Aristote, Antigone Mouchtouris dégage la centralité du *déplacement noétique* qui devient son support paradigmatique. Celui-ci permet au sociologue d'envisager ce qui serait la matrice temporelle de la vie quotidienne appelée à être envisagée suivant plusieurs tracés : « à la fois dans une succession du temps, mais aussi dans une simultanéité et peut-être aussi différentielle ». Elle dégage ainsi une trame d'analyse en cinq moments qui dessinent les différentes catégories d'accueil : 1) le temps linéaire, norme d'inscription de toute action humaine ; 2) le temps d'oscillation, ou

trame psychologique ; 3) le temps limité, ou temporalité mesurée, qui est le lieu proprement dit du sociologique ; 4) le temps intermédiaire, ou noétique ; 5) le temps de projection, inclinant vers le temps politique ou historique. C'est dans la combinaison de ces cinq catégories que se dessine le jugement social, et ce n'est qu'à les intégrer que peut se comprendre la capacité d'adaptation sociale mais aussi la logique désocialisante.

Cette recherche s'inscrit dans l'évolution épistémologique qui voit, par exemple, le bouleversement de la notion de norme devenir d'unitaire partielle : « Il y a un déplacement des points de repère et des références dans la formation des conduites qui exigent de l'individu social une certaine évaluation et un certain discernement avant d'agir. » Cette approche porte plus loin encore. Elle pose

certes un nouveau mécanisme d'intelligence (noétique) du monde comme substrat de toute action, mais elle commande aussi une redéfinition de type méthodologique. La référence est faite à Edgar Morin, et c'est dans son sillage que l'objet social appelle à la communication des intelligences. Se dessine en fait – et le retour à Aristote en est significatif – la nécessité de refonder et de repenser la notion même de science humaine. La parcellisation de son objet, auparavant unifié en philosophie, semble avoir atteint une limite. Se profile ainsi une nouvelle distribution des savoirs, dont ce livre ouvre une piste.

Louis Ucciani

Université de Franche-Comté

Courriel : <lucciani@univ-fcomte.fr>

PARMI LES OUVRAGES REÇUS

DOSSE, F., *Castoriadis, une vie*, Paris, La Découverte, 2014.

LIBAERT, T. et PIERLOT, J.-M., *Les Nouvelles Luites sociales et environnementales*, Paris, Vuibert, 2015.

PERRIER, F., *Topeaugraphie de l'utopie*, Paris, Payot, 2015.

TURKLE, S., *Seuls ensemble*, Paris, L'Échappée, 2014.

VOROS, F. (dir.), *Cultures pornographiques. Anthologie des porn studies*, Paris, éditions Amsterdam, 2015.